

#### **Extraits**

"A l'heure où des comédiens morts comme Peter Crushing sont réssuscités en images de synthèse [...] le SF intimiste de Fukada soulève des questions que négligent depuis longtemps les blockbusters : que représente l'introduction d'un être artificiel à l'intérieur d'un film ?"

Stéphane du Mesnildot / Cahiers du cinéma (Critique et entretien, 4 pages)

"Koji Fukada invente un film inclassable et poétique, dans un Japon rendu invivable par l'explosion de centrales nucléaires." **Mathieu Macheret / Le Monde** 

"Une œuvre de proche anticipation impressionniste et une splendide élégie. " **David Fontaine / Le Canard Enchaîné** 

"Inspiré d'une pièce d'Oriza Hirata, *Sayonara* (tourné avant *Harmonium*) déconcerte et intrigue, avant d'éblouir." **Jacques Morice / Télérama** 

"Face-à-face inédit entre un véritable robot et une humanité déclinante. Un film de SF domestique à la beauté foudroyante." **Bruno Deruisseau / Les Inrockuptibles** 

"La Machine ne serait-elle pas, pour l'humanité, la seule échappatoire ?" Gaël Martin / La 7eme Obsession

"Une première dans l'histoire du cinéma [...] Un grand film philosophique sur l'altérité" **Vincent Ostria / L'Humanité** 

"Avec une rare économie de moyens et de brillantes idées de mise en scène, Koji Fukada réussit un film unique en son genre comme si Ingmar Bergman s'était essayé à la SF apocalyptique." **Yannick Vély / Paris Match** 

"Dans un plan séquence d'anthologie, la machine cinématographique affirme sa proximité avec la gynoïde et sa distance avec l'humaine de façon on ne peut plus frappante. "

#### Olivia Cooper Hadjian / Citikat

"Il ne faudra le rater sous aucun prétexte tant cette œuvre sublime, intransigeante, follement ambitieuse entérine avec brio le courage de Fukada à se réinventer du tout au tout à chaque nouveau projet." **Hendy Bicaise / Accreds** 

"Immense réussite [...] un plan, absolument incroyable, peut-être le plus fort qu'on ait vu cette année au cinéma" **Nicolas Bardot / Film de Culte** 

"Kôji Fukada a réalisé un conte post-apocalyptique au désespoir poétique, d'une beauté troublante et absolue : Sayonara." **Victor Lopez / Japan Life Style** 

"K ji Fukada quitte les terres balisées du chassé-croisé sentimental pour aborder les horizons métaphysiques de la fiction post-apocalyptique." **Raphaël Nieuwjaer / Let's Motiv** 

#### Télérama / 10 mai 2017



Un androïde un peu usé et étrangement humain veille sur Tania (Bryerly Long).

### **SAYONARA**

**KÔJI FUKADA** 

Une jeune femme continue à vivre dans un Japon déserté à la suite d'une catastrophe nucléaire. De la science-fiction singulière et poétique.

A la suite d'une série d'attentats visant des centrales nucléaires, la population du Japon est évacuée à l'étranger. Certains habitants, relégués, sont néanmoins contraints de rester, en attendant un hypothétique laissez-passer. Parmi eux, Tania, d'origine sud-africaine, malade, demeure dans une maison isolée à la campagne. Quelqu'un d'étrange veille sur elle depuis une chaise roulante: un androïde un peu usé. Ce robot qui paraît d'abord rigide, autoritaire, se révélera plus humain que prévu. Tania et lui entretiennent un lien insolite, qui passe, entre autres, par des récitations de poèmes, signés Rimbaud ou Carl Busse...

Après *Au revoir l'été*, chronique solaire aux accents rohmériens, et *Harmonium*, thriller familial très sombre, Kôji Fukada ne cesse décidément de surprendre, en témoignant d'un réel talent dans chacun des genres qu'il aborde. Récit réaliste d'anticipation, inspiré d'une pièce d'Oriza Hirata, Sayonara (tourné avant Harmonium) déconcerte et intrigue, avant d'éblouir. Dans la première partie, aux couleurs d'automne, Tania a encore une vie sociale, reçoit un amoureux, se balade avec une amie dans les environs. Puis la région se vide, les derniers commerces ferment. Le temps s'écoule plus lentement. L'action se transforme en contemplation immobile, en cérémonie crépusculaire, telle une agonie douce, presque sereine. Fukada filme le vent dans les graminées, la prairie, le ciel. Certaines images sont deshommages à Mère et fils, d'Alexandre Sokourov. Et la fin, source d'espérance dans l'humanité, est sublime.

#### - Jacques Morice

Japon (1h52) Scénario: K. Fukada, d'après la pièce d'Oriza Hirata. Avec Bryerly Long, Geminoid F, Hirofumi Arai. CAHIER CRITIQUE

Sayonara de Koji Fukada

## Dans la vallée de l'étrange

par Stéphane du Mesnildot

S i le passage du lumineux Au revoir l'été au sombre Harmonium pouvait dérouter, c'est parce qu'une étape manquait entre ces deux films de Koji Fukada: l'insolite et hanté Sayonara, datant de 2015, était resté inédit chez nous. Son origine est intrigante puisqu'il s'agit d'une courte pièce d'Oriza Hirata où l'actrice américaine Bryerly Long avait pour seule partenaire Geminoïd F, créature du génial roboticien Hiroshi Ishiguro. De fait, son adaptation est bien le premier film où un acteur humain partage l'écran avec un véritable androïde. À l'heure où des comédiens morts comme Peter Cushing sont ressuscités en images de synthèse, le postulat pourrait sembler anodin mais il n'en est rien. La SF intimiste de Fukada soulève des questions que négligent depuis longtemps les blockbusters: que représente l'introduction d'un être artificiel à l'intérieur d'un film? En quoi cela modifie-t-il notre rapport au vivant, à l'humain et au

Le vivant, dans Sayonara, est mis en péril de toutes les façons. Dans un futur indéterminé, le Japon vit une apocalypse:

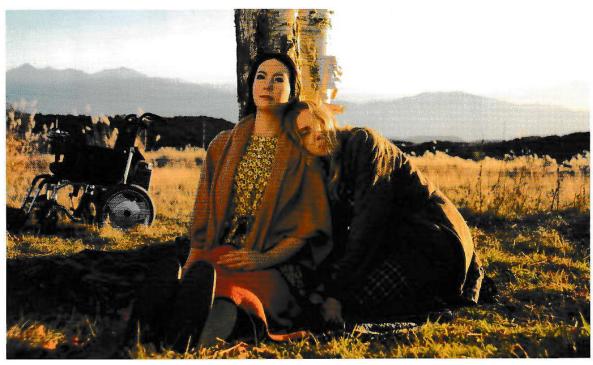
des terroristes font exploser les centrales nucléaires, provoquant l'exode des habitants. C'est dans ce pays déserté et une campagne irradiée que Tania, une jeune occidentale, attend d'être évacuée alors que sa santé décline. Elle a pour compagne, Leona, un androïde domestique, à ses côtés depuis l'enfance. Pour Fukada, il est crucial de reproduire le dispositif de la pièce d'Oriza Hirata: qu'une actrice en chair et en os interprète Leona ne changerait rien au récit, ni même sans doute à la mise en scène. Pourtant ce qui serait perdu serait le rapport réel et immédiatement perceptible entre une chair vivante et sa réplique artificielle, entre un organisme en déréliction et un autre inaltérable. La grande scène de la décomposition du cadavre ne tire sa force que par la présence comme observatrice d'un être dont la nature artificielle a été éprouvée tout au long du film.

On passerait également à côté du concept capital de la «vallée de l'étrange» élaboré il y a trente-cinq ans par le roboticien Masahiro Mori. Au pied de la montagne, se trouvent les robots utilitaires sans



52 CAHIERS DU CINÉMA/AVRIL 2017

#### CAHIER CRITIQUE



rien d'anthropomorphe et au plus haut, les androïdes dont la finalité est la plus grande ressemblance avec l'être humain. Mais, une fois parvenu au sommet, on découvre sous nos pieds cette vallée de l'étrange. Là, le familier qui devrait permettre l'acceptation des robots dans notre vie quotidienne, laisse place à un sentiment de malaise où, comme le dit Freud, « on doute qu'un être apparemment vivant ait une âme, ou bien à l'inverse, si un objet non vivant n'aurait pas par hasard une âme». Ainsi l'androïde doit tendre vers l'humain mais ne jamais dépasser la frontière où il sera considéré comme un rival. À la façon d'un non-professionnel, seul un véritable androïde peut transmettre cette inquiétude. Cela ne concerne pas que le jeu d'acteur de Geminoïd F (encore très rudimentaire, on s'en rend compte), mais la nature même de son être robotique.

Bien que Leona ne soit pas une menace, sa présence synthétique, comme un révélateur, rend le monde de Sayonara plus organique, qu'il s'agisse du végétal ou de l'humain. On pense parfois aux images qui ouvraient L'Invasion des profanateurs de Philip Kaufman, plans énigmatiques de plantes et d'insectes faisant de la terre une planète étrangère. L'androïde devient le témoin d'une humanité en voie d'extinction, localisée dans une campagne

que nous reconnaissons à peine comme japonaise. Loin des représentations cinématographiques de l'archipel, Fukada évoque plutôt la Pologne où les polaroïds de la campagne russe de Tarkovski. La nature est ocre et cotonneuse, touffue et doucement mouvante. Ce que met très bien en scène Fukada, c'est la contamination radioactive comme un endormissement du monde. Tout baigne dans une lumière crépusculaire dorée, même l'intérieur des maisons qui peu à peu sont plongées dans l'obscurité. La mort gagne d'abord par la mélancolie qui s'abat sur ce pays d'octobre, comme le nommerait Ray Bradbury auquel la douceur de Sayonara fait souvent penser. La nature et la lumière unissent l'humain et le robot, les estompent et les incorporent à ce territoire qu'on ne peut pas plus nommer «Japon» qu'on ne pouvait nommer «Russie» les paysages de Solaris et de Stalker. Peut-être Fukada souligne-t-il un peu trop ses effets en empruntant à Sokurov ses images anamorphosées, mais c'est malgré tout une autre façon de lier Tania et Leona, et de les fondre ensemble dans le paysage.

Ainsi, il ne figure pas l'humanité de l'androïde par l'anthropomorphisme mais par un travail visuel poétique et une palette de couleurs mordorées très éloignée des teintes froides de la SF. Le trouble de la vallée de l'étrange, ce n'est pas Tania qui l'éprouve en s'apercevant que l'androïde était sa dernière amie, mais Leona qui est confrontée à l'énigme du vivant. À la mort de sa compagne, elle observe l'apparition des lividités, la dissolution des chairs et le terrible écrasement du visage en une chose méconnaissable. La solitude de l'androïde veillant sa sœur humaine a-t-elle duré cent ans ou davantage? Combien de décennies. peut-être de siècles, a-t-elle erré dans un Japon désert, infesté par les radiations ? Ce que nous fait éprouver Fukada, est un état rarement atteint dans le cinéma de science-fiction, celui d'un monde libéré de la présence humaine. De notre passage sur terre, seul demeure, comme un souvenir, presque une relique, le visage de Leona.

#### SAYONARA

la	nnn	201
20	pon,	CUI

Réalisation, scénario: Koji Fukada, d'après la pièce d'Oriza Hirata

Image: Akiko Ashizawa

Montage: Nachiro Urabe

Interprétation : Bryerly Long, Geminoïd F, Hirofumi Arai,

Makiko Murata

Production: Team Okuyama, Phantom Film,

Tokyo Garage

Distribution: Survivance

Durée : 1 h 52

Sortie: 10 mai

## L'agonie d'un monde, vue par une réfugiée et un androïde

Koji Fukada invente un film inclassable et poétique, dans un Japon rendu invivable par l'explosion de centrales nucléaires

#### SAYONARA

ayonara, troisième des films à sortir en France du jeune Koji Fukada (après Au revoir l'été et Harmonium), est une plage d'étrangeté flottante, l'une de ces œuvres uniques et inclassables qui semblent inventer à chaque plan leur propre territoire de fiction. Celle-ci postule rien moins qu'un Japon rayé de la carte, forcé d'évacuer l'ensemble de sa population à la suite de l'explosion d'une douzaine de centrales nucléaires. Tania (Bryerly Long), une réfugiée sud-africaine souffrante et cacochyme, attend son tour aux côtés de Leona, son androïde personnelle, endommagée (elle se déplace en fauteuil roulant), dans une maison de campagne isolée de tout. Mais les départs sont ordonnés par une implacable hiérarchie sociale, si bien que Tania se retrouve parmi les rebuts d'une

lancinante exhalaison de toxicité. Adapté d'une pièce courte de l'écrivain Oriza Hirata, Sayonara fait parfois penser à un certain théâtre de la dévastation, comme celui de la dramaturge britannique Sarah Kane (Anéantis, 1995). Dans cette profonde parenté théâtrale, le film puise sa fixité et sa concentration – bien que Fukada ait pris soin de désenclaver la pièce en lui ajoutant une poignée de personnages (une

société qui s'estompe dans une

«Sayonara» fait parfois penser à un certain théâtre de la dévastation

amie, un amant, un couple de jeunes fiancés), venant à tour de rôle rendre visite à l'héroïne. A travers eux, le cinéaste explore le sentiment d'un monde en voie avancée de dépeuplement et, symétriquement, la solitude terminale de ceux qui se découvrent peu à peu condamnés à rester. Solitude amplifiée par la cohabitation, dans un même intérieur, de Tania, au corps dépérissant, et d'un véritable robot (animé par un expert sur le plateau), effigie à forme humaine dont la présence artificielle et troublante semble délimiter les contours du vivant.

#### Colère et sérénité

L'agonie d'un monde se reflète donc dans l'agonie de Tania, l'une et l'autre répondant d'un même mouvement d'expiration alanguie, le tout soutenu par les somptueux glissements lumineux de la chef opératrice Akiko Ashizawa, comme si c'était la lumière même qui rendait son dernier souffle. Ce faisant, le film entremêle deux sentiments contraires. Le premier est un sentiment de colère, qui

voit dans la dissolution du Japon la révélation de ses turpitudes constitutives (le spectre de Fukushima, l'ostracisme et l'exclusion comme symptômes d'une société malade). Une colère pas toujours bien canalisée, notamment dans une scène dispensable de concert punk-rock qui vire au suicide. Le second est un sentiment de sérénité retrouvée, d'abandon dans les bras de la mort, qui donne lieu aux plus beaux passages du film: Tania s'allonge sur son canapé, et le temps passe sur elle comme une armée de fantômes apaisants. Audessus d'elle, dans l'embrasure d'une fenêtre, la nature, parée du voile de la toxicité ambiante, se déploie dans un rayonnement de blondeur surréelle.

Dans un dernier mouvement magnifique, le film s'ouvre à une tentative de figuration inédite: voir s'il existe un stade d'après la solitude, et même d'après l'existence. Que se passera-t-il quand le dernier regard humain à se poser sur le monde sera remplacé par celui d'une machine? La réponse de Fukada est à la fois simple, terrible, et pourtant pas désespérée: le monde ne disparaîtra pas dans un dernier clignement d'yeux, mais, enfin seul, renaîtra dans une soudaine efflorescence de beauté.

MATHIEU MACHERET

**Film japonais de Koji Fukada.** Avec Bryerly Long, Hirofumi Arai, Makiko Murata (1 h 52).



# Sayônara de Kôji Fukada

avec Bryerly Long et Geminoid F.

Face-à-face inédit entre un véritable robot et une humanité déclinante. Un film de SF domestique à la beauté foudroyante.

le titre français du premier film de Kôji Fukada découvert en France, Au revoir l'été (2013), amorçait un lent désengagement du monde sous la forme d'un été rohmérien arrivant doucement à son terme, c'est dans ce quatrième long métrage au titre explicite, que le réalisateur de 37 ans nous plonge dans un monde vide, livré à lui-même. Ce monde "post-adieux" autant que postapocalyptique part d'une catastrophe à double échelle, intime et globale.

Alors que Tania, une Anglaise atteinte d'une grave maladie, vit recluse dans la campagne japonaise en compagnie de Leona, une humanoïde robotique qui l'aide dans les tâches quotidiennes, un attentat touche de nombreuses centrales nucléaires d'un pays devenant de fait inhabitable. Par vagues de migrations partant des strates les plus privilégiées de la société, le Japon se vide, laissant Tania et Leona seules.

Après avoir convoqué les images télévisuelles des spectaculaires attentats images avec lesquelles notre œil est

désormais familiarisé – et avoir rapidement représenté l'exode massif, Fukada se concentre sur la représentation intime de la catastrophe. Un climat postapocalyptique cloîtré, réduit à l'échelle de l'intimité d'un intérieur et d'un corps, celui de Tania, dont l'inévitable déliquescence est mise en exergue par l'immutabilité de l'enveloppe robotique de Leona.

Car la grande originalité de ce film de SF

domestique est d'avoir employé un véritable

robot. La pièce du dramaturgé nippon Oriza Hirata dont Sayônara est l'adaptation cinématographique, utilisait déjà cette confrontation inédite entre un acteur et un robot humanoïde. Se nourrissant de la théorie de "la vallée de l'étrange" selon laquelle plus un robot se rapproche des traits humains, plus sa monstruosité est perceptible, Sayônara raconte la fin d'un monde et le déclin d'une existence dans une esthétique solaire faite de teintes ocres et de la poésie contemplative empruntées au cinéma de Tarkovski. Car plus qu'à Fukushima, c'est à Tchernobyl que ce Japon contemporain fait écho.

Ce lent et duveteux passage de la lumière à l'ombre est matérialisé dans une scène matricielle à la beauté foudroyante où, telle une nature morte capturée en time-lapse, le corps de Tania se momifie imperceptiblement. Dernier vestige d'une humanité disparue, le robot hante alors un paysage primitif, une nature édénique retrouvée

Sayônara est la parfaite et sublime illustration de l'imaginaire de la catastrophe dont l'essayiste Annie Le Brun a brossé le tableau dans Perspective dépravée (2011) : "En précipitant l'homme en dehors de ses mesures et de ses représentations du monde jusqu'à le réduire à n'être que l'élément insignifiant d'un phénomène dont les lois lui échappent, la notion de catastrophe implique alors un renversement du rapport de l'humain à l'inhumain. Du coup, elle devient une inestimable manière de mesurer la démesure qui nous fonde. Mais aussi de nous souvenir de notre étrangeté à nous-mêmes." Bruno Deruisseau



### Le Cinéma

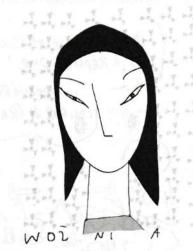
# Sayonara

(Robot pour être vraie)

ANS la nuit, au loin, rougeoient les explosions en série de centrales nucléaires. Image terrible et belle. Sur un canapé, sous la fenêtre, une jeune femme blonde à la peau laiteuse se repose, baignée dans la lumière glorieuse de l'air contaminé. Il s'agit d'une immigrée au Japon, condamnée par la maladie, qui attend son ordre d'évacuation et survit dans sa maison isolée en pleine nature, en compagnie d'une autre jeune femme, Leona... qui est en fait un robot androïde de dernière génération.

Ce nouveau film du cinéaste japonais Kôji Fukada est à la fois une œuvre de proche anticipation impressionnante et une splendide élégie, dans la tradition revendiquée des memento mori (« souviens-toi que tu vas mourir »), à la manière de ces tableaux de « vanités » représentant des crânes... Fukada s'est inspiré d'une courte pièce du dramaturge contemporain Oriza Hirata mettant en scène la « conversation entre un robot qui ne sait pas mourir et une fille qui va mourir ».

Derrière ce dialogue philosophique, le cinéaste a ajouté la toile de fond d'un monde crépusculaire, qui s'éteint en beauté(s): mort intime, au diapason de la disparition universelle. Les robots



ont-ils des sentiments ? Sur scène comme à l'écran, Leona est incarnée par un authentique androïde, Geminoid F, à la présence troublante, notamment quand elle récite des poèmes, dont « Le bateau ivre » en français... Mention spéciale, aussi, à l'étonnante Bryerly Long, qui lui donne la réplique.

Montrant le temps qui passe, le dernier plan du film est proprement stupéfiant. Un point d'orgue qui résonne longtemps.

**David Fontaine** 

# SAYONARA

KŌJI FUKADA



l faut croire que le cachet prix du jury Un certain regard motive les distributeurs. En début d'année, Version Originale/Condor a sorti HARMONIUM, lauréat cannois en 2016, et c'est au tour de Survivance de nous faire découvrir Fukada, peu connu du grand public. C'est un événement de voir deux de ses films arriver cette année en France. SAYONARA précède HARMONIUM - cette inversion de distribution a une certaine cohérence. Depuis AU REVOIR L'ÉTÉ (2013), Fukada construit sa filmographie sur un accident : la catastrophe nucléaire de Fukushima. Ce qu'il a retiré de ce désastre, amplifié par la négligence des autorités, c'est une certaine misanthropie palpable dans HARMONIUM. Avec SAYONARA, il imagine frontalement l'holocauste après l'explosion de treize centrales nucléaires japonaises. En adaptant la pièce d'Oriza Hirata, le cinéaste confronte l'actrice à l'androïde et imagine le monde d'après. Dans un système où l'individu n'est plus qu'une ressource, la machine ne serait-elle pas, pour l'humanité, la seule échappatoire?

GAËL MARTIN

#### L'Humanité / 10 mai 2015

SAYONARA, de Koji Fukada. Japon, 2016, 1h52.

Supernature. Dans un Japon en partie détruit par des catastrophes nucléaires, une étrangère malade vit dans une maison isolée avec une androïde. La présence de celle-ci rend le film unique. L'androïde est incarnée par un robot nommé GeminoidF à l'apparence hyperréaliste. Une première dans l'histoire du cinéma - rien à voir avec les effets numériques ni avec Scarlett Johansson jouant un cyborg dans Ghost in the Shell. Par ailleurs, sur le plan dramatique, le film rappelle Mère et Fils du Russe Sokourov, dans lequel un homme veille sa mère mourante. Cette situation humanise encore plus le robot, en âme bienveillante assistant la jeune femme dans ses derniers instants. Un grand film philosophique sur l'altérité.

#### Parismatch.com / 10 mai 2017

Il y a ceux qui choisissent une superstar américaine pour interpréter une androïde d'origine japonaise - Scarlett Johansson dans «Ghost in the Shell», souvenez-vous - et ceux qui choisissent... une androïde pour «interpréter» l'un des plus beaux personnages de l'année. Au-delà de la performance historique - jamais un robot n'avait «joué» la comédie, on est admiratif de la manière poétique et cinématographique dont Koji Fukada («Au Revoir l'été» et «Harmonium») parvient à donner vie à Leona qui semble, imperceptiblement, éprouver de vrais sentiments et nous les faire ressentir.

«Sayonara» est aussi d'une ambition thématique assez dinque : imaginez un script qui, non seulement, raconte le futur d'un pays - le Japon post-Fukushima - irradié au point d'organiser méthodiquement l'exode de ses citoyens, mais aussi s'interroge sur ce qui constitue l'humanité elle-même - des souvenirs et des expériences qu'il faut transmettre avant de mourir. Avec une rare économie de moyens et de brillantes idées de mise en scène, Koji Fukada réussit un film unique en son genre comme si Ingmar Bergman s'était essayé à la SF apocalyptique.

Yannick Vély

ZOOM Japon / Mai 2017

### CINÉMA Au revoir l'humanité!

Avec Sayonara qui sort le 10 mai sur nos écrans, FUKADA Kôji offre sa vision d'un monde post-catastrophe.

epuis que KOMATSU Sakyô a imaginé en 1973 la disparition de l'archipel dans son célèbre roman La Submersion du Japon (Nihon chinbotsu), ce thème est devenu un thème de réflexion pour de nombreux artistes. Au cinéma, outre les deux adaptations de l'œuvre de Komatsu, on ne compte plus les films qui exploitent le sujet, surtout depuis le tsunami de mars 2011 qui a conduit à l'accident nucléaire de Fukushima Dai-ichi. Au même titre que les écrivains qui se sont adaptés à la nouvelle réalité issue de cette catastrophe sans précédent dans le pays (voir pp. 10-12), plusieurs cinéastes ont réalisé des œuvres qui prennent en compte cette situation inédite. On se souvient du magnifique The Land of Hope (Kibô no kuni, 2012) de SONO Shion tourné quelques mois à peine après l'explosion de Fukushima Dai-ichi qui constituait un film engagé contre les dangers du nucléaire.

Aujourd'hui, c'est au tour de FUKADA Kôji, figure montante du 7° Art au Japon, d'aborder la question dans son film intitulé Sayonara qui sort dans les salles françaises le 10 mai. Réalisé en 2015, ce long métrage est donc antérieur à l'impressionnant Harmonium que nous avions pu découvrir au début de l'année sur nos écrans. Rien à voir cette fois avec un drame familial, le réalisateur s'attaque à un thème autrement plus ambitieux, celui de la fin du Japon après un désastre nucléaire. Le film s'ouvre sur des flammes qui s'élèvent au loin dans la nuit. Plusieurs centrales nucléaires de l'archipel ont été prises pour cible par des terroristes. Rapidement on comprend que la situation est impossible à maîtriser.

Avec un tel début, on pourrait s'attendre à une suite dans la lignée des films catastrophes dont le



Tania interprétée par Bryerly Long promène son androïde Leona (Geminoid F) au milieu de la nature,

Japon a le secret. Pas du tout. FUKADA Kôji n'a pas voulu tomber dans les productions à la Tôhô. Au contraire, aux images d'actualité qui rappellent celles dont les chaînes d'info nous abreuvent dès qu'elles le peuvent, succède une ambiance automnale qui tranche radicalement avec l'entrée en matière. Il faut d'ailleurs saluer le travail de la directrice de la photo ASHIZAWA Akiko grâce auquel le contraste est encore plus saisissant. La campagne paisible nous ferait presque oublier que le pays est saturé de radioactivité. Cependant très vite, on apprend que la Japon n'existera bientôt plus puisqu'il a été décidé de l'évacuer.

Comme témoins privilégiés de cette situation, FU-KADA Kôji a choisi Tania, une jeune femme originaire d'Afrique du Sud déjà "réfugiée" au Japon qui attend son ordre d'évacuation dans une petite maison perdue dans les montagnes, et Leona, son androïde de première génération que lui a offert son père et qui veille sur elle. Si le film soulève des questions sur la gestion politique d'une telle crise, ce n'est pas son enjeu principal. Il s'agit plutôt d'élargir le sujet à la disparition de l'humain et il dépasse largement le cadre du Japon proprement dit. A sa manière, Sayonara s'inscrit dans la dimension universelle des œuvres littéraires d'un MURAKAMI Haruki. Le film met aussi en lumière la place du robot dans un monde où l'homme pourrait bien disparaître. En 1h52, FUKADA Kôji nous offre de beaux sujets de réflexion et nous montre qu'il mérite toutes les louanges dont il fait l'objet. Sayonara est la perle de ce printemps 2017.

GABRIEL BERNARD

#### **DINFOS PRATIQUES**

Sayonara de FUKADA Kôji avec Bryerly Long, Geminoid F. Arai Hirofumi, Murata Makiko, 1h52, Sortie le 10 mai.



L'androïde Geminoid F (à g.) donne la réplique à l'actrice Bryerly Long. PHOTO PHANTOM FILM

# «Sayônara», l'adieu aux hommes

Kôji Fukada filme l'effacement du genre humain au profit des robots dans un Japon post-apocalyptique.

ous son apparence légère et solaire, Au revoir l'été (2014) était empreint d'une certaine tristesse qui conduisait les personnages à la fuite. On se souvient qu'une discrète évocation liait ces sentiments à la catastrophe de Fukushima. Dans Sayônara, le péril nucléaire s'est étendu et tout ce sur quoi tenait la vie dans le précédent film de Kôji Fukada (dont on a pu voir le beau Harmonium, sorti en janvier mais réalisé après Sayônara), – la présence sensuelle de la nature, la

complexité des émotions humaines – est saisi au moment de son évanouissement, de sa disparition. Ne demeure que la solitude, celle qui précède la mort des individus autant que des espèces.

Contamination. Pour atteindre ce degré de mélancolie, Fukada passe par un scénario apocalyptique où l'écologie se mêle au social: après avoir été victime d'attentats terroristes perpétrés sur plusieurs centrales nucléaires, le Japon est progressivement évacué; pour ceux qui n'ont pas encore reçu leur ordre d'évacuation (pour des raisons arbitraires et discriminatoires), il ne reste qu'à attendre la fin dans un paysage déserté. Le récit se centre sur une jeune femme d'origine sud-afri-

caine, Tania (Bryerly Long), vivant avec pour seule compagnie une androïde offerte par son père lorsqu'elle était enfant.

Le film peut d'abord rebuter par sa mise en scène froide, son esthétique jaunâtre et ses dialogues souvent lourdement signifiants, mais ces limites contribuent aussi à son étrangeté, elles participent au malaise ressenti face à un monde en train de se figer et que plus rien ne peut sauver. La laideur de la lumière et la raideur de certains acteurs finissent par traduire la contamination mortifère qui affecte le vivant. C'est le paradoxe de ce drôle de film que d'émouvoir en constatant le dessèchement de l'émotion. Ses scènes les plus faibles sont d'ailleurs celles qui insistent sur des situations sentimentales (une demande en mariage, le visionnage de films de famille), alors que sa force est au contraire de parvenir à décrire un monde déjà post-humain où le sensible n'a presque plus cours.

Trouble. La plus belle idée du film est d'avoir fait d'une androïde (nommée Geminoid F et créée par le roboticien Hiroshi Ishiguro) une actrice et un personnage à part entière. L'état d'affliction et d'épuisement de Tania fait que son robot et elle semblent être au même niveau de conscience et de vitalité. Ce n'est bien sûr qu'une apparence car, comme l'admet la machine, ses sentiments ne sont que des imitations programmées. Mais le trouble créé par sa présence face à une actrice est bien réel, car s'y mêle ce que nous proietons d'humanité dans cette forme humanoïde, et d'affect dans ses yeux brillants. Dans un plan saisissant, Fukada parvient à figurer la fin de l'espèce humaine à travers la décomposition d'un corps contemplée par un robot. Plus le vivant s'efface, plus l'androïde apparaît comme la légataire de ce qui est en train de mourir. Et lorsqu'elle rampe dans la forêt à la toute fin, elle devient l'image même de notre solitude: la dernière voix, le dernier visage, le dernier regard.

MARCOS UZAL

SAYÔNARA de KÔJI FUKADA avec Bryerly Long, Geminoid F, Hirofumi Arai... 1h52.

## Sayônara

Après *Harmonium* il y a quelques mois, voici que sort finalement dans les salles françaises le précédent

réalisé par Kôji Fukada

film de Kôji Fukada, *Sayônara*. Il nous emmène dans un futur proche, alors que le Japon subit une attaque terroriste qui provoque une catastrophe nucléaire de grande ampleur et l'évacuation progressive de l'archipel vers d'autres pays. Tania, jeune femme atteinte d'une maladie incurable, attend à la campagne un éventuel départ. Leona, sa gynoïde de compagnie, prend soin d'elle. Imprégné de l'œuvre picturale d'Andrew Wyeth, depuis sa photographie en demi-teintes, aux couleurs chaude, jusqu'aux principaux lieux de l'action, le film déploie une atmosphère très particulière, languissante et morbide, à la fois douce et âpre, qui rappelle aussi certains films de Sokourov.

La simple présence parlante à l'écran d'une véritable gynoïde suffirait à en captiver plus d'un-e, mais Fukada, loin d'en faire une facilité, déploie une myriade de problématiques dont cette figure est le centre. À l'origine du film se trouve une pièce de théâtre de l'auteur et metteur en scène Oriza Hirata, créée au Japon par les mêmes interprètes (puis présentée au Théâtre de Gennevilliers en 2011). Comme le réalisateur et son actrice humaine l'ont expliqué lors de leur venue au festival Kinotayo en janvier, la pièce jouait sur le brouillage des frontières entre être vivant et machine en s'appuyant sur les attentes du spectateur : à côté de l'actrice américaine, blonde et parlant le japonais avec un accent étranger, c'est à certains égards Geminoid-F qui pouvait ressemblait davantage aux spectateurs humains de la pièce (du moins lorsqu'elle était jouée au Japon). Le cinéma de science-fiction a souvent imaginé un futur où cette ambiquité existerait, en faisant un enjeu dramatique (comme dans Blade Runner, typiquement). Mais les enjeux sont déplacés à partir du moment où le robot est réellement incarné par un robot et que l'on quitte la distance théâtrale pour le soumettre à l'acuité de la caméra. Dans Sayônara, l'ambiguïté n'existe que de façon très sporadique, au gré de cadres propices. Elle n'est plus

un ressort narratif, mais une expérience qui interroge la notion de frontière dans un sens plus large. Si l'on ne doute jamais que Bryerly Long soit humaine et Geminoid-F robote, la confrontation des deux « corps » reste déstabilisante, d'autant plus qu'une certaine robotisation du jeu d'actrice – lenteur des réactions, yeux écarquillés, postures rigides – permet d'accentuer encore le trouble.

#### Des limites de la chair

La question reste : « Comment définir l'humanité ? », et la réponse suggérée par Fukada concerne principalement un certain rapport au temps. Contrairement à celle de Leona, la mémoire des humains est sélective. La situation extrême dans laquelle ils se trouvent les invite à se ressaisir de leur passé, qui toujours s'inscrit dans une histoire collective. Les souvenirs de Tania font ainsi ressurgir l'Histoire de l'Afrique du Sud, pays où elle est née et qu'elle a quitté enfant suite à des représailles envers les Afrikaners après l'Apartheid. Lorsqu'elle se demande, après avoir remué ce passé, « étions-nous victimes ou agresseurs? », c'est toute l'importance de la conscience historique qui se dit : les Japonais qui voient leur pays devenir inhabitable sont-ils victimes ou agresseurs? Sans que le film ne donne d'éléments précis sur la catastrophe qui a eu lieu, il suggère qu'une société n'est pas, n'est jamais, blanche comme neige – le processus d'évacuation des habitants de l'archipel charrie son lot de corruptions et ses discriminations, et le souvenir de l'occupation de la Corée pointe en arrière-plan.

Suite à la catastrophe, Tania et ceux qu'elles croisent semblent aussi se « souvenir de leur avenir » – leur inévitable mortalité –, d'où de soudaines envies de mariage et autres comportements débridés. Un lien semble se dessiner entre l'ambiguïté de l'être humain, sa tendance à dénigrer autrui (la figure non humaine de Leona faisant écho à la déshumanisation de certains groupes – ethniques par exemple – par d'autres) et l'impossibilité de regarder la mort en face : comme si le déploiement d'une énergie mortifère pouvait distraire certains humains de leur inévitable destin.

À l'inverse, Sayônara est tout entier consacré à la contemplation de cette fin qui approche. C'est d'abord par la sensation que Fukada construit ce qu'il revendique comme une vanité : les rayons du soleil qui nous frappent de plein fouet, la caresse du vent que l'on croirait sentir, ne cessent de nous ramener en même temps que Tania à notre lien physique avec le monde,

#### Let's Motiv / Mai 2017





### Sayonar L'automne du monde

Texte Raphaël Nieuwjaer Photo Phantom Film - Survivance

Généreusement accueilli par la critique française, Au revoir l'été (2014) ne laissait guère présager de l'audace de son réalisateur. Avec Sayōnara, Kōji Fukada quitte les terres balisées du chassé-croisé sentimental pour aborder les horizons métaphysiques de la fiction post-apocalyptique.

Kurosawa, le péril atomique hante le en cours, de Fukushima. C'est évicinéma japonais depuis maintenant demment à cela que l'on pense face plus de 70 ans. Après 2011 s'est aux premières images crépusculaires

Du *Godzilla* de Tomoyuki Tanaka ajoutée au traumatisme de Hiroshima et Nagasaki la catastrophe, toujours

de Sayōnara. Mais, plutôt que de s'inscrire dans l'actualité immédiate, Kōji Fukada prend le parti de la science-fiction.

#### Robot-acteur

Après une attaque terroriste contre une centrale, Tanya vit isolée dans son chalet avec Geminoid F. Tandis que la population est lentement évacuée. le face-à-face se resserre entre l'humain et l'androïde. Cela pourrait n'être qu'une performance. Sayōnara est en effet le premier film à faire jouer ensemble une actrice et une humanoïde (créée par le roboticien Hiroshi Ishiguro). Pourtant, cette étrangeté n'est jamais mise en avant pour elle-même. Elle n'est au fond qu'une autre manière de confronter l'humanité à son imminente disparition. Celle-ci se traduit aussi dans les nuances de beige et de brun qui recouvrent une nature comme suspendue. L'intelligence de Fukada est de ne pas réduire la fin du monde à un "bang", mais de la montrer comme une longue et douce agonie. Saisie dans toutes ses variations, la lumière devient alors un terrible et bouleversant linceul.

De Kōji Fukada, Avec Bryerly Long, Geminoid F, Hirofumi Arai... Sortie le 10.05





l'anticipation obsédante et déchirante, signée par l'un des grands espoirs du cinéma japonais.

Kōji Fukada (Harmonium) décrit un Japon post-apocalyptique dans lequel les derniers survivants d'une catastrophe nucléaire attendent que leur pays d'accueil soit tiré au sort. On suit l'une d'elle, Tania, qui n'est pas prioritaire: expatriée venue d'Afrique du Sud et atteinte d'une maladie incurable, elle regarde le territoire se vider de ses âmes. Mais les androïdes - comme son aide personnelle, Leona - en ont-ils une, justement? Dotée d'une intelligence artificielle inouïe, la gynoïde (robot d'apparence féminine) sonde les affres de ce nouveau déracinement éprouvé par sa maîtresse. Fukada filme avec la même sensibilité les trajectoires intimes de ses

héroïnes - découverte de l'empathie pour l'une, engouffrement dans la solitude pour l'autre. Durant plusieurs scènes, il reconduit à l'identique le filmage en anamorphose des films d'Alexandre Sokourov, comme pour traduire l'impression que le temps et les souvenirs de l'héroïne s'étirent, se distordent, s'effacent peu à peu - on pense en particulier à Mère et fils (1997), dans lequel un jeune homme soutenait sa génitrice jusqu'à son dernier souffle, tel un miroir de la relation Leona-Tania. On saura interpréter ce clin d'œil à un chef-d'œuvre du cinéma russe contemporain comme l'assurance du caractère universel de la bienveillance, qu'elle soit humaine ou artificielle. • HENDY BICAISE

\$ de Kōji Fukada Survivance (1 h 52) Sortie le 10 mai

### 3 QUESTIONS À KŌJI FUKADA

## Comment vous est venue l'idée de mettre en scène un robot androïde?

En assistant à une pièce de théâtre d'Oriza Hirata mettant aux prises deux actrices, l'androîde Geminoid F et Bryerly Long. J'ai eu envie de filmer cette rencontre entre deux « femmes », l'une étant mourante, alors que l'autre ignore ce qu'est la mort.

#### Y a-t-il, au cinéma, une figure d'androïde que vous aimez plus particulièrement?

Maria, dans Metropolis de Fritz Lang, même si je n'ai pas revu le film depuis longtemps. J'ai toujours été impressionné du fait que Lang ne donne pas l'impression de décrire un univers futuriste, mais au contraire contemporain de ses spectateurs.

#### Après *Au revoir l'été* (et Fukushima), vous évoquez la catastrophe nucléaire plus frontalement.

Fukushima est un désastre qui a été vécu en temps réel sur les écrans par tous les Japonais. Malgré cela, j'ai plus été touché comme citoyen qu'en tant que cinéaste, et je refuse de considérer mes films comme des outils visant à transmettre un message politique.

# Kôji Fukada Le cinéaste japonais de 2017

Le Festival de cinéma japonais contemporain Kinotayo présente une dizaine de films produits durant les 18 derniers mois. Cette année, les bonnes surprises ont été nombreuses : les 5 heures de *Happy Hour* de Ryusuke Hamaguchi, le formidable "film d'observation" *Oyster Factory* de Kazuhiro Soda et *Bangkok Nites* de Katsuya Tomita. Mais l'édition 2017 a surtout permis de mettre en avant la carrière de Kôji Fukada, dont les deux derniers films, *Harmonium* et *Sayonara*, sortent en France cette année.

Propos recueillis par Jeremy Coifman

+ 3 pages d'entretien